

<b>Zeitschrift:</b>	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
<b>Band:</b>	45 (1907)
<b>Heft:</b>	27
<b>Artikel:</b>	Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson
<b>Autor:</b>	Othon, de Grandson
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-204357">https://doi.org/10.5169/seals-204357</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le médecin multipliait ses efforts pour accorder quelques minutes de plus au mourant. Il n'y avait que M. Lebois qui put assumer la tâche. Marie lui exposa la chose avec sang-froid, sans perdre une minute en paroles oiseuses. En un clin d'œil, Léon était prêt à la suivre au chevet du moribond. Et pendant les quelques instants nécessaires au trajet séparant les deux maisons, il se rappelait ce qu'il avait entendu dire de cette jeune fille en possession d'une volonté tenace et inflexible, qui supportait avec difficulté le joug des habitudes mesquines de la petite ville. Il se rappelait l'affectionnée sympathie qu'elle lui avait toujours montrée et se sentait fier et heureux d'être choisi pour l'entourer, pour l'assister, lui être utile dans les moments sombres qu'il fallait traverser. A son arrivée dans la maison assombrie soudainement, où le piano ouvert témoignait du brusque émoi, une pitié intense le saisit plus vivement en pensant à l'âme solitaire de la jeune fille qui supportait le coup terrible entourée d'une sympathie hypocrite et déplacée.

Il rendit à M. Marc tous les services que réclamait son état, écouta ses conseils touchant le commerce qui lui tenait à cœur, ouvrit l'oreille à certaines recommandations touchant sa fille qu'il devinait isolée, malgré son silence sur elle-même, et le vieux Marc Perrin mourut entre sa fille et son successeur, sans avoir du reste jamais fait un rapprochement entre ces deux êtres.

Monsieur Auguste rentra pour l'ensevelissement. Et les survivants continuèrent leur vie paisible dans l'appartement commun. On parla en ville élogieusement du disparu, et on s'étonna qu'il eût appelé à son lit de mort Monsieur Lebois, au lieu d'un de ses neveux, qui, en plus de ses droits de famille auprès de lui, semblait s'en être acquis un de plus par la cour qu'il faisait à Marie, cour qui la touchait du reste fort peu.

Lebois vint faire une visite à la famille en deuil. Il n'avait pas lié de relations avec Madame Auguste, trop absorbée qu'était cette dernière dans ses devoirs de ménagère et d'éducatrice — elle avait un petit garçon —. Il voyait souvent M. Auguste au magasin ou à la Gremette, mais le vieux marchand n'avait pas le caractère sociable.

Marie, après un certain temps, partit pour l'Italie, où elle cultiva la musique avec une sorte de passion et revint en Suisse au bout d'un an. Elle s'arrangea une vie selon ses goûts, à l'effroi des âmes bien pensantes, visita des

pauvres, des misérables, et rencontra dans la plus sombre maison, — celle d'un ancien ouvrier de son père abruti par la boisson — Lebois qui, en silence, faisait une œuvre de charité.

Une sympathie latente s'éveilla pour ainsi dire en eux, en sortant ensemble du sombre réduit où gémissait la misère, ils se sentaient les deux plus joyeux de vivre. Leurs relations se faisaient plus intimes; leurs conversations découvraient à chacun l'âme de l'autre. Et les deux isolés se séparaient chaque jour plus forts des enseignements échangés.

Et les bonnes langues allaient leur train, et dans les thés de dames, on cassait du sucre sur leur dos. Pour peu on criait au scandale. Madame Auguste s'agita, s'épuisa en remontrances impuissantes contre sa nièce. Un beau jour, l'orage éclata à la maison, Monsieur Lebois demandait à Monsieur Auguste la main de Marie ! Celle-ci, à qui on avait fait la communication, ne refusa pas, et loin de s'indigner de voir ce Juif, cet homme laid, exclus de la société, la rechercher, voulait l'accepter avec joie.

La lutte dura trois jours. M. Auguste se rendit le premier, pour voir sa nièce heureuse, Madame céda à contre-cœur, pour obtenir la paix ; Lebois fut accepté comme proche parent par la famille, mais non par la ville et par les neveux Martin qui lui gardèrent rancune.

Malgré tout, entourée d'un silence harmonieux, l'union de ces deux âmes d'élite, contractée au mépris des lois et habitudes de la petite ville, fut la plus belle qu'il m'a été donné de voir.

RIVABOUX.

**Le bon cocher.** — La côte était rude, le soleil chaud et quatre personnes de respectable corpulence se prélassaient et somnolaient dans la voiture. Les chevaux suaients, soufflaient, étaient rendus.

Le cocher, qui était descendu de son siège, ouvrait et refermait de temps en temps la portière.

Un voyageur, impatienté, lui en demande le motif.

— Veuillez m'estiuser, monsieur ; c'est pour mes pauvres bêtes. Voyez comme elles peinent. Quand elles entendent fermer la portière, elles croient que c'est quelqu'un qui descend et ça les soulage.

**Oui, mon petit !** — Une école visitait le « Musée cantonal ». Le spécimen d'études anatomiques du corps humain attiraient surtout l'attention des jeunes visiteurs.

— Tiens, exclame l'un, on voit tout comme le régent nous a dit que nous étions faits dedans.

— Dis ! reprend un plus jeune, crois-tu qu'y l'aient tué pour la course ?

### De bons partis.

Celui qui chasse et qui pêche à la ligne N'achète champ ni vigne.

**C**e dicton, M. Félix Roux, président de la Diana lausannoise, l'a rappelé dans un toast humoristique qu'il a prononcé dimanche dernier, au Stand du Frut, sur Chexbres, où cent cinquante chasseurs s'étaient donné rendez-vous pour dire un mot à quelques victuailles et à certains flacons dignes de toute manière d'un entretien amical. Il me souvient l'avoir entendu citer aussi par feu le conseiller d'Etat Viquerat.

Est-il encore vrai ?

Il fut sans doute un temps, à la campagne surtout, où les disciples de saint Hubert passaient pour des paniers percés et l'étaient réellement pour la plupart. Leurs voisins les considéraient d'un air de pitié et les mères se refusaient à leur donner leurs filles en mariage, si bien, comme dit l'autre, qu'ils étaient contraints de prendre femme eux-mêmes. Mais leur condition a bien changé, si j'en juge par la mine des nemrods qui entouraient M. Félix Roux au Stand du Frut. Il y avait parmi eux des magistrats, des médecins, des pharmaciens, des professeurs, des colonels, des négociants calés, des financiers, des rentiers, oui, mes amis, des rentiers, sans compter les gros propriétaires qui ont pignon sur rue et de belles vignes au soleil. Vous me direz que ce n'est pas en chassant le lièvre ou la bécasse qu'ils ont fait leur pelote. Non, mais vous voyez qu'ils ne s'y sont pas appauvris non plus. Quant à leur santé et à leur bonne humeur, elles eussent ragaillardi jusqu'au mélancolique Vinet de mabre de la place de Montbenon.

Il y en avait six, particulièrement, dont la trogne rubiconde aurait fait merveille dans un tableau de genre de l'école hollandaise. C'étaient ceux qui apprêtaient le dîner de la Diana : Ah ! je vous réponds qu'ils n'avaient pas des airs de crève-la-faim, ces joyeux cuisiniers ! Sous le bouquet de chênes où ils avaient campé

pliquer le sujet de sa visite ; mais en apperçevant près d'elle la dame d'Estavayer dans le deuil le plus profond, il se trouble au point d'avoir peine à s'étonner.

— Sire chevalier, lui répond l'abbesse, je dois présumer en effet, qu'il en couteau général Anglois, pour chasser de cet asile, des filles, qui ont consacré leurs jours au Seigneur. Je lui sais gré du soin qu'il prend d'adoucir une telle rigueur, autant que les circonstances peuvent le permettre ; mais surtout, je le remercie d'avoir choisi le généreux baron de Grandson, pour nous rassurer et pour nous défendre des insultes de ses soldats. *Que la volonté du Seigneur soit faite !* Contraintes à quitter cette clôture sacrée, où nous aurions voulu vivre et mourir, nous acceptons la retraite que ma nièce nous offre en son château de Belp ; c'est là que je prie de faire transporter la communauté ; et je ne vous demande que le temps nécessaire pour pourvoir à la sûreté des vases sacrés.

Après ce discours, la vénérable Claire va donner ses ordres pour le départ, dont les préparatifs se font en hâte ; bientôt les chariots couverts, destinés à voiturer les religieuses, se trouvent en état de rouler ; et voilà toute la communauté est sur la route de Belp.

L'instant d'après, on annonce à Catherine que sa littière l'attend à la porte du monastère : Grandson lui présente la main ; deux dames inconnues au chevalier s'y placent avec elle ; il demande leurs

### FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

13

## Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)<sup>1</sup>

### CHAPITRE X

DEUX AMANS RÉUNIS PAR LE HASARD A LA GRILLE D'UN COUVENT (*suite.*)

**R**ien de ce qui pouvoit engager le sire de Coucy à ménager le territoire et les sujets de la république, n'ayant été oublié ; Othon en obtint la promesse, qu'à moins d'y être forcé par les circonstances, les propriétés seroient plus ménagées à l'avenir, Coucy ajouta même que, si Léopold vouloit entendre à un accommodement raisonnable, il abandonneroit volontiers le pays de ses alliés.

<sup>1</sup> Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Après avoir donné à Grandson une réponse aussi favorable, Enguerand qui venoit d'apprendre l'échec que le comte d'Armagnac avait reçu à Bütthisholz, chargea son ami de porter au comte de Kent l'ordre provisoire d'observer à l'avenir plus de ménagements avec les Bernois. Othon ayant quitté Saint Urbain la sur-veille de Noël, fut témoin le lendemain à Fribourg, de l'effet qu'y produisit la défaite du seigneur de Frant, qui chassé de Cerlier par Bubenberg, fut obligé de se replier avec les débris du corps qu'il commandoit. Ce fâcheux événement obligea le général anglais de transporter son quartier général à Fraubrunnen, le 25 décembre, malgré la neige qui tomboit en abondance, et la rigueur d'un froid excessif : on devoit exécuter ce mouvement à nuit tombante, pour le dérober à l'ennemi. Le comte de Kent qui sentit tout l'embarras qu'une telle disposition causeroit à des religieuses, obligées de quitter subitement leur azile au cœur de l'hiver, et dans un jour consacré aux dévotions les plus solennelles, en fit prévenir dès le matin, leur abbesse, la vénérable Claire de Sümiswald. Le général anglais ne s'en tint pas là ; et chargeant Grandson de témoigner ses regrets, à cette dame, il le pria de l'escorter, elle et toute sa communauté, jusqu'au lieu qu'elle prendroit pour asile.

Othon se fit annoncer à l'abbesse, de la part du comte de Kent ; il se dit chargé de prendre ses ordres. La sainte recluse qui le reçoit à la grille, au milieu de ses religieuses consternées, le prie d'ex-

leurs gigantesques marmites, ils allaient et venaient, le rire aux lèvres, les bras nus, la toque blanche à la crâne, assaisonnant le pot-au-feu de toutes les herbes de la St-Jean, tremplant dans un bouillon des centaines de bottes d'asperges, mitonnant des sauces moelleuses, équilibrant sur des montagnes de choux fumants de tremblantes tranches de jambon, fatiguant la blonde salade qui débordait d'un cuvier, remplissant des arrosoirs d'un moka bouillant et délicieusement parfumé. Ce qu'ils servirent à leurs confrères ne fut donc pas un de ces repas prompts et légers qu'on appelle un « repas de chasseurs » (encore une manière de dire qui a perdu son sens primitif !); tout allait par écuilles et tout cependant était fait pour les gourmets les plus délicats.

Trouvez-moi, mesdames, cordons bleus qui vaillet ces truculents maîtres-queux, et je paie la trahie chez la mère Fritz ! Ce n'est pas eux qu'on verra bouder à la besogne, ni faire danser l'anse du panier, et encore moins cacher dans l'armoire de la cuisine un pompier ou un tringlot !

Et vous, mesdemoiselles, quels meilleurs partis pourriez-vous souhaiter ? Je vous assure — et vous savez si j'ai l'habitude de dire des fariboles, — je vous assure que si j'avais des filles à marier je les accorderais, les yeux fermés, à des chasseurs de la Diana.

V. F.

#### On galant bin attrapâ.

Y a quoquè dzo onna djeina et dzuilla felhie dè ... — na, ne vu pas vo lo deré, vo z'ari le lui redzipetâ et le porrâi fère dào grabudzo. — Don, la djeina felhie qu'aminé lo lacé ti lè matins avoué s'nâno, se reintornâvè, quand le reincontré on monsu qu'avai onna rude einvia dè l'embrassi.

Lo monsu ne savâi d'aboo pas coumin fère et tot d'on coup ye traôva on n'idée. L'arrêté cllia felhie, tandi que lo bourriquo allâvè adé dévant et lâi fâ :

— Bondzo, brudzo, grachâose.  
— Bondzo, monsu.  
— Dé iô ite-vo ?  
— Dé ...  
— Ah ! dé ... ; cognâite-vo l'Elise à bolondzi ?  
— Oï.  
— Voudra-vo lâi fère onna coumechon ?  
— A vutron serviço.  
— Eh ! bin, volliâi-vo l'embrassi por mé ? Mâ

noms à ses gens. L'une d'elles est Mathilde, cette sœur aimable de Gérard, qui, s'étant réunie à la dame d'Estavayer, à l'instant de la séparation des deux époux, a suivi son amie dans le couvent de Fraubrunnen, après la mort du baron de Belp ; l'autre, simple pensionnaire de cette maison, se trouve être parente éloignée d'Othon, puisqu'elle est fille de messire Humbert d'Aleman ; et c'est pour obliger l'abbesse, que les deux amies ont trouvé moyen de la prendre en troisième dans leur litrière.

Pendant que les gens-d'armes de Grandson escortent les religieuses, le chevalier demeure près de la litière ; après trois heures de marche, on arrive à Belp, le pont s'abaisse, la porte s'ouvre, et le cortège défile dans la grande cour du château. Alors sautant à bas de son cheval, Grandson s'empresse d'offrir la main à Catherine, qu'il conduit en silence jusqu'au pied de l'escalier. C'étoit la première fois depuis huit ans, que le chevalier revoyoit le séjour qui lui avoit offert le bonheur.

Un profond soupir trahit l'amertume des réflexions de Grandson à l'instant où l'épouse de Gérard s'efforçoit elle-même de lui dérober quelques larmes.

— Que tout est changé... ! s'écrie involontairement Catherine...

— Oh ! oui... replique Othon d'une voix altérée, tout, sauf le cœur.

Trop ému pour se résoudre en cet instant à revoir un lieu où tout lui rappelleroit le bonheur qui lui fut arraché, Grandson soupire encore une fois,

atteindé, ye vé d'aboo vo z'embrassi et pi vo lo reindräi à l'Elise.

— Cein presse-te ? déemandé la felhie.

— Oï.

— Eh ! bin, bailli la coumechon à m'nâno ; vâidé-vo, lâ dza tot avau, cordi vito, lâi sara pe vito que mè.

#### Le bonheur en ménage.

Le Conte a publié, il y a quinze jours, je crois — ce doit être une dame qui nous écrit ces lignes — un article sur les formalités du mariage et sur le bonheur en ménage.

Le bonheur en ménage, je ne dirai rien ; il dépend d'une foule de circonstances, dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer ici.

Du côté masculin, on prétend que huit fois sur dix c'est à la femme qu'il s'en faut prendre du désaccord en ménage. On prétend naturellement le contraire du côté féminin. Tous deux ont raison. Un peu plus d'amour vrai dans les unions matrimoniales atténuerait sensiblement le mal.

Dans les mariages dits d'« amour » — je laisse de côté les autres ; ils ne comptent pas — combien en est-il dont l'amour soit vraiment l'artisan ?

On fait grand état du « coup de foudre ». C'est lui faire, en vérité, trop d'honneur. Si parfois, il a réussi, il a, en revanche, nombre d'unions malheureuses sur la conscience. En son nom, les uns s'enrolent dare dare sous le drapeau matrimonial, qu'ils désertent bientôt. D'autres, au contraire, grisonnent et s'agrisent au seuil de l'hyménée, attendant toujours, pour le franchir, le « coup de foudre », qui ne vient pas : « Anne, ma sœur Anne, etc. ». Et cent fois, durant cette attente vaine, le bonheur passe à côté d'eux sans qu'ils s'en doutent.

Pour être heureux en ménage, il faut s'aimer avec sincérité et « solidement ». Tout est là !

Quant à la simplification des formalités du mariage, de laquelle d'aucuns espèrent merveilles, il ne faut point non plus se faire des illusions. Cette simplification n'est pas toujours un gage de félicité conjugale.

Ecoutez plutôt cette petite histoire qu'il me souvient avoir lue, un jour, je ne sais plus où. Elle s'est passée en Angleterre, comme celle que vous avez citée dans l'article qui m'a fait prendre la plume et qui, à tort ou à raison, me fait rompre un silence toujours prudent.

Un jour, un couple est appelé devant un

pressé la main de son amante, et s'enfuit le désespoir dans le cœur.

Se rappelant le compte qu'il doit rendre de la réponse d'Enguerand, aux propositions dont on l'a chargé, il change de route, et prend celle qui conduit à Berne.

#### CHAPITRE XI

##### LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

Cependant, exalté par la victoire d'Anet, Bubenberg<sup>1</sup> avoit médité pour la nuit de Noël, le coup de main le plus hardi : son intention étoit d'enlever le général Anglois dans le couvent de Fribourg. Mais le déplacement imprévu du quartier général, ayant déjoué ce projet, le général Bernois change l'heure et le plan d'attaque, qu'il dirige désormais contre Fraubrunnen, et qu'il remet à la nuit du nouvel an. Lorsque Othon eut rendu aux chefs de la république, la réponse de Coucy, ils jugèrent que c'étoit désormais avec Léopold qu'ils devoient traiter, puisque des conditions raisonnables de sa part, pouvoient seules déterminer Enguerand à se retirer ; et ce fut du côté du due d'Autriche qu'ils dirigèrent de ce moment toutes leurs négociations. Toutefois n'ignorant pas combien il est important de se préparer à la guerre, lorsqu'on veut obtenir la paix, ils

<sup>1</sup> Le général Bernois.

tribunal de police de Londres. La femme demandait le divorce.

— La plaignante, questionne le juge, est-elle votre femme ?

— Oui, monsieur.

— Votre femme légitime, j'entends ?

— Oui, monsieur. John et Bob étaient présents. Bob tenait le balai.

— Le balai ! Pourquoi faire ?

— Pour nous marier, naturellement. Lorsqu'un garçon et une fille ont sauté par dessus le balai, ils sont mari et femme. C'est ainsi que nous nous marions tous, entre *costermongers*.

Les *costermongers* sont les marchands ambulants de Londres.

Voilà une cérémonie d'une simplicité admirable. J'imagine que le balai est un symbole. Il avertit l'épouse qu'il faut tenir la maison propre et que, si elle y manque, le manche de cet ustensile de ménage se dévissera en faveur de ses épaules.

Il n'y a pas très longtemps qu'en Ecosse toutes les cérémonies nuptiales se réduisaient à une forte poignée de main échangée entre les deux fiancés.

La façon la plus commune d'entrer en ménage en Ecosse était d'envoyer chercher la jeune fille et de l'attendre au public-house. A son arrivée, on servait deux verres d'aile.

— Voulez-vous de moi pour époux ? demandait le jeune homme.

— Je veux bien ! répondait la jeune fille en baissant pudiquement les yeux.

Ils mouillaient leurs pouces avec de la salive et se touchaient mutuellement le bout des doigts ; puis les deux verres d'aile par là-dessus, et le mariage était bâti à chaux et à sable.

« Vous le voyez, on ne pourrait simplifier plus les formalités du mariage. Eh bien, il n'y en eut pas moins désaccord, puisque divorce s'en suivit. »



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.  
AMI FATIO, successeur.

crurent devoir laisser agir Bubenberg, présumant qu'un succès de plus, ne pourroit que faciliter les négociations ; et continuant au surplus, d'employer Grandson, ces habiles Magistrats le chargèrent de proposer à l'ennemi un espèce de cartel pour les prisonniers qu'on feroit de part et d'autre. Le chevalier accepta d'autant plus volontiers cette seconde commission, qu'il avoit à demander au comte de Kent, une sauvegarde pour le château de Belp. Partant donc de Berne, le jour même de la célèbre bataille de Fraubrunnen, Othon passa chez la dame d'Estavayer, et n'arriva qu'un peu avant midi au quartier général des Anglois.

Le comte de Kent, enchanté de voir arriver Grandson, le reçoit comme un convive précieux ; et la sauvegarde qu'il demande pour le château de Belp, lui est expédiée sur champ, à condition qu'il sera de retour vers le soir, pour *festiner* avec ses amis.

Heureux d'avoir pourvu à la sûreté de ce qu'il aime, Othon qui s'est engagé à porter lui-même cette sauvegarde, part pour le château de Belp, en promettant d'être de retour pour l'heure du repas. On verra quel incident bizarre l'empêcha de tenir ses amis.

Surprise de ne point voir arriver Grandson, Catherine conjecture qu'il n'a pu obtenir du comte de Kent, la sauvegarde qu'il s'est chargé de lui demander ; cependant, je ne sais quelle inquiétude vague, quel pressentiment funest la trouble et l'agit.